

Antoine Wauters face au chaos syrien

Poésie ou barbarie

Seul et loin de tout,
un vieux poète
syrien se souvient.
Le conflit
et ses atrocités,
l'éloignement
des siens. Avec
« Mahmoud ou la
montée des eaux »,
l'écrivain belge signe
un superbe roman
en vers libres qui,
avec d'autres fictions
de la rentrée,
réaffirme la
puissance des mots
pour désigner le Mal.

JEAN BIRNBAUM

Sur le chemin qui sent l'anis gît un filet de pêche abandonné. Il y a aussi des bouteilles de whisky, des feuilles de papier toilette, des mégots de cigarette, et deux silhouettes. Un soldat pose la main sur la bouche d'une jeune fille. Il lui donne une gifle, la met à quatre pattes, hurle : « *Tu la voulais, la liberté ? La voilà !* »

Ce fou de Dieu a fait allégeance à Daech, coupe la tête des mécréants, interdit partout papier et stylos. Nous sommes quelque part en Syrie, dans un monde livré à l'effroi, où la barbarie est la seule alternative à la barbarie. Près de là, au même moment, d'autres soldats introduisent un rat dans le vagin d'une femme, devant ce père, ce frère, ce mari dont ils brûleront bientôt les yeux, hilares, sous le portrait du président Al-Assad. Naguère, à Londres, Bachar le bien-aimé n'a-t-il pas étudié l'ophtalmologie ? ! Hi ! Hi ! Ainsi retentit le rire ignoble des bourreaux.

« Elle dit qu'ils ont ri, Sarah, et c'est vrai, ils ont ri, car ils rient toujours à la fin de l'histoire, et c'est pourquoi l'histoire doit être contée. »

Dans son nouveau roman, somptueux texte en vers libres intitulé *Mahmoud ou la montée des eaux*, Antoine Wauters confie cette tâche à un vieux poète coupé de tout, et d'abord de Sarah, l'être aimé. Professeur de lettres, auteur de recueils appréciés à Damas, à Beyrouth et jusqu'à Paris, Mahmoud Elmachi s'est retrouvé en prison pour avoir déserté son poste (marre de célébrer le pouvoir). Jour après jour, entre deux séances où ils lui extorquaient des phrases prorégime, ses geôliers lui perçaient les ongles et lui urinaient dessus. Maintenant, il est libre. Libre de parler seul, de passer pour un fou. Réfugié à bord d'une barque, perdu dans l'immensité du lac Assad, sur l'Euphrate, il laisse les souvenirs remonter à la surface. Mahmoud attrape l'histoire à haute voix, en capture les monstres nocturnes et les espérances défigurées.

*« Les mots comme des filets à papillons
pour nos causes perdues.
Une barque à mi-chemin entre
les mondes.
J'ai écrit.
Je me suis allongé sur le miroir
des mots.
J'ai plongé. »*

Tout l'art d'Antoine Wauters est de mener cette plongée sans hâte. Il prend son temps, pèse chaque mot, fait vibrer le langage. À l'accélération de l'horreur, à la précipitation du pire, il oppose le patient monologue d'un homme dont la seule voix parvient à bricoler, au milieu du chaos, un abri pour la vie. Son héroïsme est celui de la dignité quotidienne, qui consiste à répéter obstinément les mêmes gestes simples, et d'abord à préparer pour ses enfants des tartines de concombre, avec une pointe de sel et d'huile d'olive.

« Ce qui compte, c'est le ciel. Ce sont les tartines des enfants. Et que tu saches que je t'aime. »

Mais les enfants ne sont pas là, voilà maintenant un moment qu'ils ont disparu, engloutis par les combats du « printemps syrien ». Si bien que la résistance de Mahmoud exige aussi de faire retentir leurs noms. Brahim. Salim. Nazifé. Brahim. Salim. Nazifé. À la manière de l'écrivain antistalinien Victor Serge (1890-1947), qui était belge comme lui, Antoine Wauters fait de la littérature un art de la remémoration fraternelle, du ressassement libérateur.

*« Etre le père d'enfants
partis se battre n'est pas
seulement étrange.
C'est une chose insensée.
Comme l'est le fait de ne
plus voir celles
et ceux que l'on a un jour
aimés.
Soit.
Ils sont partis et je suis
dans l'impossibilité
de les voir.
Je ne peux plus les
toucher.
Je ne peux plus les
entendre.
Mais je peux dire leurs
noms. »*

La langue aurait ce pouvoir-là : rappeler les morts, disperser les meurtriers. À peine ouvert le livre d'Antoine Wauters, le douzième de cet auteur de 40 ans, on est emporté par l'éclat d'une écriture et par la solidité d'une conviction : le Mal est puissant, mais l'exhiber en détail, l'obliger à être ce qu'il est, c'est déjà lui résister. Centré sur la vulnérabilité d'un homme, ce texte n'en impose donc pas moins une double démonstration de force.

D'abord, à l'heure où certains voudraient qu'il faille être noir pour traduire une poésie noire, il réaffirme la liberté d'une littérature qui autorise un jeune Blanc à se mettre dans la peau d'un vieil Arabe. Ensuite, en s'emparant du conflit syrien, qui apparaît de plus en plus comme le laboratoire de tous les négationnismes à venir, Antoine Wauters prouve que la poésie, loin d'évacuer l'actualité dans les nuées, en éclaire le réel mieux qu'aucune autre forme. Peut-être parce que le tragique se révèle d'autant mieux qu'il est déplacé par les mythes, transfiguré par les images. Peut-être, aussi, parce qu'au cœur de ces vers se trouve un discours ému : le héros de *Mahmoud ou la montée des eaux* désire moins comprendre qu'aimer.

Notre monde féroce tolère-t-il encore l'étreinte amoureuse, même rêvée ? Telle est la question posée par cette magnifique fiction, qui fait d'Antoine Wauters un poète de notre condition humaine.

*« Et tout cela, mon
amour,
tout cela se trouvait en
dessous de nous.
Muet, comme tout ce
qui compte et souffre
en ce monde. » ■*

**MAHMOUD
OU LA MONTÉE DES EAUX,
d'Antoine Wauters,
Verdier, 140 p., 15,20 €,
numérique 11 €.**